

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 1 JUILLET, 1866. No. 19

AUVERGNE ET PIEMONT.

VII.

Suite.

La nuit qui suit un duel est presque toujours mauvaise : quelque soit la justice de la cause qu'il a défendue, le malheureux vainqueur ne se rassure qu'avec peine sa victoire. Il entend râler, il voit mourir ; les yeux de celui qu'il a tué le regardant, fiers, encore menaçants. La sanglante réparation lui paraît alors bien disproportionnée avec les torts qui la veille la rendaient indispensable.

La position de M. de Lourmel n'était pas de nature à adoucir l'amertume de ses réflexions. Certes sa cause était juste et cependant il pensait alors qu'il avait manqué de patience : qu'aux yeux de tous peut-être M. de Biarge ne paraîtrait pas fort coupable, n'ayant fait que dire à haute voix ce que les autres pensaient tout bas ; que cette franchise passerait pour la preuve d'une âme courageuse et loyale aussi prompt à démasquer le crime qu'elle l'eût été à défendre un innocent.

Moins confiant dans la bonté de sa cause que ne l'était M. de Castries, Henri ne croyait ni à la clémence de ses juges, ni à celle du roi. Un exemple était nécessaire pour arrêter les querelles d'Auvergne et de Piémont, on reculerait d'autant moins devant l'exemple effrayant, que le coupable était la cause première de la querelle. Il ne devait donc plus penser qu'à mourir.

O ciel ! mourir ! loin du champ de bataille à la veille d'un combat qui devait être glorieux ! Il va laissé sa mémoire chargée d'une infamante accusation. Si quelques amis le défendent

encore, ils se laisseront quand ils ne sera plus.

Assassin ! Assassin ! le mot du mort le poursuivait, il le voyait déjà sur la pierre de son tombeau.

Ces pensées le torturaient, et ne trouvant pas d'issue dans leur cercle douloureux il s'y replongeait avec un âcre désespoir. Il cherchait quel agent mystérieux l'avait mené au bord de cet abîme : quelle chaîne fatale le liait ainsi au déshonneur et à la mort. Alors entre le corps sanglant de Foncolombe, et le visage pâle de Biarge agonisant, ce point de départ et ce dénouement du triste drame de sa vie, il entrevit Juméli qui elle aussi avait été un des anneaux de cette chaîne. Cette pensée lui fut une nouvelle amertume. Dieu lui-même le condamnait puisque le bien qu'il avait fait devenait une arme que la fatalité tournait contre lui.

Plus de lutte possible ! D'ailleurs pourquoi lutter ? pourquoi vivre ? quel espoir ? Ses juges en l'acquittant, le roi lui-même en lui rendant la vie, lui rendraient-ils l'honneur ? Assassin ! meurtrier ! renonce à Gabrielle, fille d'une longue suite d'aïeux vénéérés, oseras-tu l'entraîner au fond de l'abîme où tu vas descendre ?

Depuis longtemps déjà le comte absorbé par ses désolentes pensées était devenu insensible au monde extérieur. Il ne voyait pas qu'une femme était au près de lui.

C'était Juméli : elle était entrée d'un pas si léger qu'à peine elle paraissait poser sur le sol. Elle avait placé un coussin aux pieds du comte et s'y était assise à la manière orientale, la tête appuyée sur une de ses mains dont le ton vif et la finesse contrastaient vivement avec les ondes épaisses et brunes de ses cheveux. Elle semblait épier les sensations diverses qui se peignaient sur le front de

'infortuné. Immobiles tous deux on eût pu les prendre pour la statue de la douleur et celle de la contemplation.

A la fin le jeune homme sortit de sa stupeur ; la zingale par un mouvement souple et gracieux, tomba sur ses genoux et prit sa main qu'elle porta à son front.

— "Juméli, que veux-tu ? dit Henri avec un peu de brusquerie.

— Rien : tu es souffrant, et je veille sur toi, Seigneur."

— "Laisse-moi ! j'ai besoin d'être seul, lui dit-il d'une voix dure.

— "Pardon ! j'ai su que tu étais prisonnier et me voilà."

— "Le ton humble et soumis, sa douce voix émurent le comte de Lournel.

— "Reste un instant ! lui dit-il.

— "Merci ; je vais m'asseoir et je ne parlerai pas."

— "Au contraire, parle-moi."

— "Que te dirais je ?... à peine si je connais ton langage."

— "Qu'importe ; parle-moi de ton pays, de ta mère."

— "Ma mère, je ne l'ai pas connue ; mon pays, les Romanys n'en ont pas ! Le premier dont je me souviens est le pays des musulmans ; j'étais alors enfant ; le soleil me paraissait plus brillant que celui de l'Allemagne. Plus tard, Juméli a traversé la mer ; elle est venue au pays des Francs parce que la Chiclona et Pepin Dorio voyageaient pour les affaires d'Egypte."

— "La Chiclona et Pepin Dorio étaient donc tes parents ?"

— "Suivant la loi des Calés, je leur appartenais. Ils étaient cruels, ils auront pour demeure le corps d'un animal immonde, lorsque leur temps sera venu."

Il y avait une cruelle expression de dureté et de haine dans le ton avec lequel la jeune fille prononça cette espèce de malédiction ; mais ce fut un éclair. Elle reprit :

— "C'est un mauvais souvenir, il n'y faut plus penser, Juméli est heureuse maintenant."

Puis, changeant le cours de ses idées avec l'insouciance et la mobilité d'un enfant :

— "Seigneur, demanda-t-elle, pourquoi donc es-tu prisonnier ?"

— "Parce que j'ai ôté la vie à un homme qui m'avait gravement insulté," répondit le comte.

— "La vengeance est bonne, cependant," dit la zingale, rêveuse.

— "Ne parle pas ainsi, enfant reprit le comte en qui ces mots avaient réveillé une douleur un moment assoupie. "Oter la vie à son semblable est toujours une mauvaise action."

Juméli resta pensive, et peu à peu se mit à chanter à demi-voix ce poème des Romanys qui avait tant impressionné le comte déjà :

Za Mathicia rôsherrôro adolata :
Bravintata...

Ce chant mélancolique et lent, rendu avec une douceur émue par la voix de la zingale, produisit un effet magnétique sur le comte. Il le jeta dans une sorte de langueur presque douloureuse, et cependant il s'harmonisait si bien avec ses pensées, qu'il n'avait pas la force d'imposer silence à la chanteuse. Peu à peu ses visions prirent une forme plus confuse et plus mobile, et son âme épuisée trouva le repos, dans une sorte de léthargie.

Juméli cessa de chanter, mais elle resta longtemps encore auprès du prisonnier.

VIII.

A midi le conseil de guerre se réunit dans une des salles du Gurzenieh, où le marquis de Castries avait établi son quartier général. Le conseil était composé de sept membres, tous choisis (ainsi que le voulait l'ordonnance du roi) parmi les officiers supérieurs ou égaux de grade avec l'accusé. Aucun ne faisait partie ni d'Auvergne ni de Piémont. L'auditoire était très nombreux et composé de presque tous les officiers du corps d'armée attentifs à cette grande émotion.

Dès la veille, d'Assas, accompagné de M. d'Alba, capitaine, et de M. Maré de Laroche-Peincée et de Bourgoing, lieutenants au régiment d'Auvergne, avait vu ceux des officiers de Piémont qui avaient été les témoins du duel.

A leur grande surprise, à leur plus

grande douleur, aucun de ces officiers ne se souvint d'avoir entendu le mot assassin.

Tous, quoique rendant justice à la modération première du comte de Lourmel, affirmèrent qu'ils n'avaient pu saisir les quelques mots que M. de Biarge leur avait dits, le bruit de l'orchestre ayant complètement absorbé sa voix.

C'est en ce sens qu'ils déposèrent devant les juges du conseil.

Ils étaient gens d'honneur, il fallait les croire ; mais ce témoignage rendait la position d'Henri fort critique. De provoqué il devenait provocateur.

Quoi qu'il en soit, le conseil inclinait à l'indulgence. L'accent de noblesse et de sincérité du jeune comte, lui avait concilié tous les cœurs. On savait de quelle calomnie il était victime. Informations prises, on avait appris que M. de Biarge s'était toujours montré l'un de ses plus acharnés détracteurs. Parmi les jugés, il n'y en avait pas un qui ne déplorât la rigueur de la loi, et qui ne se dit au fond du cœur qu'en pareille circonstance il eût agi comme Henri.

Mais le malheur voulut que le commissaire des guerres assistât à la séance en raison de l'émotion que causait ce procès.

C'était un homme atrabilaire, formaliste, jaloux de l'étendue de ses droits et très-désireux de montrer que lui, simple écuyer, ne craignait pas, pour accomplir un devoir, de braver le courroux des plus grandes familles ! A la vue des dispositions bienveillantes du conseil, il prit la parole pour citer toutes les ordonnances contre le duel, il fit ressortir toutes les circonstances qui chargeaient le plus l'accusé, et finit par conclure qu'il porterait ses plaintes de droit, si le conseil se montrait si peu soucieux d'accomplir son mandat. Pendant ce discours hérissé de paragraphes tirés de l'arsenal des lois, M. de Castries se rongea les poings de colère, et les juges, effrayés d'une pareille érudition, revenaient peu à peu de leurs dispositions indulgentes. Lorsqu'on en vint à voter, tous reconnurent que le comte était coupable de provocation, suivi d'un combat dans lequel son adversaire avait succombé.

M. Pérusse d'Escars, se levant alors, prononça d'une voix grave, au milieu d'un silence de l'assemblée l'arrêt qui condamnait le comte de Lourmel à être passé par les armes.

Aussitôt le marquis de Castries dépêcha un courrier à Versailles afin de porter un recours en grâce au roi ; un autre courrier partit pour Paris, portant à la marquise une lettre qui lui apprenait tout et lui disait de ne rien négliger de ce que son cœur lui dicterait pour sauver leur enfant.

Auvergne était un régiment à prévôté, c'est-à-dire qu'il possédait dans son état-major un prévôt, un lieutenant de prévôt, un greffier et plusieurs accesseurs, lesquels avaient autrefois le privilège de poursuivre, à l'exclusion de toute autre juridiction, les crimes et délits commis par les hommes appartenant au corps. Les attributions du prévôt étaient alors moins étendues, mais elles comprenaient encore la garde des prisonniers et les mesures à prendre pour assurer l'exécution de la sentence rendue. C'en était assez pour permettre à M. de Castries d'apporter quelque adoucissement à la position de son neveu. Comme il ne voulait pas se séparer de lui jusqu'au moment où le roi aurait décidé de son sort, il donna l'ordre au prévôt d'Auvergne de le conduire dans une petite pièce dépendante de l'appartement qu'il occupait au Garzenieh. Une garde de quelques hommes, fournie par le régiment, fut mise pour la forme à la porte du prisonnier.

Henri était depuis quelques moments à peine dans sa nouvelle demeure, lorsqu'un chevalier d'Acigny s'y précipita comme un ouragan. Il se jeta au cou de son ami ; il sanglotait, il était en proie au plus violent désespoir.

« Ce jugement est une iniquité, une infamie ! s'écriait-il. C'est moi, moi, qu'ils auraient dû condamner ! Je ferai valoir mes droits, je m'adresserai au roi, s'il le faut, je... »

Il embrassait Henri en le serrant dans une étreinte passionnée, puis son désespoir se changeait en un paroxysme de fureur. Il voulait provoquer Piémont en entier, depuis le colonel jusqu'au dernier soldat ; se battre seul contre

tois, ne fût-ce que pour partager le sort de son ami !

Henri cherchait à le calmer, en lui donnant l'espoir que le roi ferait grâce, et qu'après tout, mourir est le sort de tout homme et de tout soldat !

Un moment après, M. de Castries fit aussi une visite à son neveu. Il était fort triste, et sa colère contre le commissaire des guerres était au plus haut degré.

« N'est-ce pas honteux, disait-il, que de pareils croquants soient les arbitres du sort d'un brave soldat, d'un loyal gentilhomme ! Sans lui, tu étais acquitté ! Mais, grâce à Dieu, la son pouvoir s'arrête, il ne peut m'empêcher d'adopter ta captivité. Si je fais un mouvement en avant, je t'emmène avec moi, mon pauvre Henri, car je ne veux plus me séparer de toi. »

Le pauvre marquis remettait à grand-peine ses larmes ; il causa longuement avec son neveu.

Cependant le chevalier d'Acigny s'était éclipsé.

Il courait alors dans Cologne, faisant part de ses projets de vengeance à ceux de ses camarades qu'il rencontrait. L'arrêt du conseil les avait profondément irrités.

Un énorme grief se joignait à ceux qu'auvergne avait contre Piémont. L'opinion généralement accréditée, était que les témoins de M. de Bierge s'étaient rendus volontairement coupables de faux témoignages. Hélas ! la colère est aveugle. Malgré l'unanimité de leur témoignage, malgré leur serment, on ne pouvait croire à la véracité des officiers de Piémont. Il semblait impossible qu'aucun d'eux n'eût entendu le mot qui avait été la cause du duel. Donc ils n'étaient plus témoins, ils étaient bourreaux.

De tout temps on a fait des lois contre le duel : elles sont restées méprisées ; il semble même que le préjugé qu'elles veulent proscrire se fortifie en raison de la sévérité qu'on déploie. Aussi, la peine de mort n'était plus un obstacle pour personne. Les esprits exaltés la regardaient, au contraire, comme un motif de prouver qu'ils ne craignaient pas de faire le sacrifice de leur vie à

leur honneur. A la suite d'une longue et tumultueuse délibération dans laquelle le docteur Papillon lui-même ne se montra pas un des moins ardents, il fut décidé que cinq officiers d'auvergne, dont les noms seraient désignés par le sort, aurait la mission d'appeler les cinq officiers de Piémont, dont le témoignage avait fait condamner M. de Lournel.

Ces cinq officiers furent : MM. d'Acigny, de Juignon, Hostallier, d'Alba et de Bourgoing.

Le résultat du conseil de guerre avait inspiré à Piémont des idées diamétralement opposées à celles qui s'étaient produites dans auvergne. L'attitude ferme et digne du comte de Lournel avait frappé ceux même qui s'étaient montrés les plus violents dans leur haine. On avait commencé à réfléchir sur les conséquences d'une accusation portée avec légèreté, et, le meneur de Bierge n'était plus là, on était revenu à des sentiments plus doux. Aussi le cartel d'auvergne fut-il reçu avec une grande modération, malgré les termes violents dans lesquels il était conçu. Mais il était trop tard pour que cette modération eût un bon effet. Les officiers d'auvergne arrivés au dernier degré d'exaltation, posèrent la question du combat dans des termes si péremptoires, qu'il n'y eut pas moyen de le refuser. Le rendez-vous fut pris pour le lendemain matin dans l'île de Rheinau.

Ce n'était pas seulement parmi les officiers que se manifestait cette surexcitation ; tout le régiment en avait sa part. M. de Lournel était fort aimé des soldats ; sa condamnation avait produit en eux une effervescence qui devait nécessairement tourner contre Piémont.

Pendant tout le jour, des groupes de grenadiers et de chasseurs d'auvergne parcoururent les rues de Cologne en jetant des regards de colère sur les soldats de Piémont qu'ils rencontraient. Le soir des rixes éclatèrent sur plusieurs points de la ville, dans les lieux que fréquentaient habituellement les soldats. Quelques morts, quelques blessés des deux régiments restaient seuls sur le terrain lorsque la force armée arrivait. Aucun des survivants ne put ou ne voulut dire les noms de ceux qui avaient

été les auteurs de ces scènes de désordre.

Le lendemain à l'heure convenue, les cinq champions d'Auvergne se rencontrèrent avec ceux de Piémont.

Rheinau est une petite île parallèle à la rive gauche du Rhin, dont elle n'est séparée que par un canal de peu de largeur. Elle était alors complètement inhabitée, ce qui l'avait fait choisir pour servir d'arène à un combat dont rien ne devait transpirer. Mais les dix officiers étaient à peine en garde, que MM. d'Esparbès de Lussan et de Rochambeau, descendant d'une petite barque dans laquelle ils avaient traversé le bras du Rhin, se jetèrent entre eux en leur ordonnant de se séparer. Force alors fut d'obéir. Le chevalier d'Acigny, s'approchant de M. de Montéclar qu'il avait choisi pour adversaire, lui dit à demi-voix qu'il espérait bien qu'ils n'en resteraient pas là, et, qu'en qualité d'ancien ami, il lui demanderait l'honneur de le revoir incessamment. M. de Montéclar répondit en salueant avec froideur; les autres, en s'éloignant, se jetaient des regards de colère. Ainsi leur rencontre n'était que différée.

En effet, une ronde passant le lendemain de grand matin à la pointe du Bayentkürm, trouva le corps de M. de Montéclar gisant sur le sable au bord du fleuve. Il avait un coup d'épée au travers du corps. Il expira sans avoir prononcé une seule parole. Un soldat ayant vu passer le triste cortège, dit à haute voix que c'était là le sort réservé aux faux témoins. Quelques heures plus tard, on trouva le corps de ce soldat à l'endroit même où l'on avait ramassé celui de M. de Montéclar. On pouvait lire à côté du cadavre un écriteau en caractères grossièrement tracés : *Piémont, au régiment des assassins!*

Le mot se répandit dans la ville avec une rapidité foudroyante. Aussitôt une foule de grenadiers et de chasseurs d'Auvergne armés de leur sabre, poussant des cris de fureur, de menaces et de provocations, parcoururent les rues qui menaient au quartier occupé par Piémont. Leurs adversaires sortirent en aussi grand nombre et les deux partis en vinrent aux mains.

En quelques instants Cologne eut

l'aspect d'une ville prise d'assaut : les boutiques se fermèrent, les bourgeois se baricadaient, les fenêtres des étages supérieurs seules restaient ouvertes et se garnirent de têtes curieuses, effrayées, qui regardaient passer le torrent grossi à chaque instant par ceux qui accouraient de tous les coins de la ville.

Juméli, comme tout le monde, était à sa fenêtre, et, plus que tout autre peut-être, prenait intérêt à ces graves événements. Elle avait vu passé le chevalier la veille paraissant être dans la plus vive agitation.

L'instinct de Juméli lui disait qu'il existait quelque rapport entre ce tumulte de la ville, la disparition du comte de Lourmel et l'agitation du chevalier; mais on répondait à ses questions d'une manière évasive, et son anxiété s'augmentait du désir de savoir ce qu'on lui cachait.

Ce fut encore sa providence habituelle, le grenadier la Mitraille, qui vint à son aide. Elle le reconnut au milieu d'un groupe d'une vingtaine de soldats. Elle descendit en toute hâte et le rejoignit au moment où il rentrait dans une rue qui conduisait à la place New-Marckt.

Le grenadier, en se sentant pris par le bras, se retourna la moustache hérissée, les yeux flamboyants; mais il se radoucit en reconnaissant Juméli.

— Ah! c'est toi, dit-il en cherchant à se dégager. Laisse-moi, ma fille, on n'a pas le temps de causer; il faut que j'en tue un.

— La Mitraille, un mot, rien qu'un mot!

— Eh bien! parle; mais dépêche-toi, mordieu!

— Dis-moi ce qui se passe et ce que veulent tous ces soldats? Dis-moi surtout où est mon seigneur?

— Le chevalier d'Acigny?

— Non, le comte de Lourmel.

— Ah! pour celui-là, tu ne le reverras plus, dit la Mitraille, dont les yeux devinrent encore plus flamboyants. Les gueux... ils en sont arrivés à leur fin; mais, nom d'une pipe! Auvergne les fera voir où sont les assassins!

— Mais où est-il? qu'en a-t-on fait depuis deux jours? s'écria Juméli en se

cramponnant de toutes ses forces au bras du grenadier.

— Eh, pardieu ! il est au Garzenich condamné à mort ?

— A ces mots ses jambes fléchirent.

— Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ? s'écria la Mitraille en soutenant l'enfant prête à tomber. Ne le savais-tu pas ? C'est un coup monté par ces brigands de Piémont. Aussi bien nous voulons en finir aujourd'hui.

— Condamné à mort ! reprit Juméli ; mais pourquoi ? pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

— Rien, pardieu ! que ce qu'un bon soldat doit faire, et nous n'en finirions pas si je te racontais cette histoire. Je te dirai ça plus tard. Va-t'en chez toi maintenant ; c'est là une affaire qui ne regarde pas les femmes, et, depuis le temps que tu me fais causer, j'en aurais déjà châtie au moins un.

— La Mitraille, encore un mot, un seul, s'écria la zingalé en serrant le bras du soldat avec plus de force. Dis-moi seulement de quel crime on l'accuse, et Juméli ne te demandera plus rien.

— Pardieu ! c'est toujours la même pêtise qu'il y a deux ans, à Saint-Coar, quand M. de Foncolombe a été assassiné. Depuis ce temps, ceux de Piémont soutiennent que c'est M. de Lourmel qui a fait le coup. Si ça ne fait pas dresser les cheveux sur la tête, entendre de pareilles aneries.

— Il y a deux ans... à Saint-Coar, dit Juméli, en devenant plus pâle encore ; et c'est pour cela...

— Oui, cent fois qui ! Le diable emporte les femmes ! s'écria la Mitraille en faisant un nouvel effort pour se dégager.

Cette fois, il y réussit. Jumélié, anéantie, était tombée contre le mur qui l'empêcha seul de rouler jusqu'à terre ; et libre enfin, le grenadier s'élança sur les traces de ses camarades qu'il rejoignit à l'entrée de la place de New-Markt.

C'était là surtout que le désordre était au comble. Plusieurs bandes de l'un et de l'autre régiment, au nombre d'environ de quatre ou cinq cents hommes, y livraient le combat le plus acharné le plus sanglant que cette place eût jamais eue.

Au moment où la Mitraille entraît la sanglante mêlée, M. de Boisclairéau arrivait du côté opposé pour tenter de mettre un peu d'ordre pour ce tumulte trop grand ; ses efforts furent inutiles ; il fut entraîné, enveloppé, poussé en tous les sens par cette foule furieuse. Les quelques cavaliers d'escorte qu'il avait amenés avec lui suffisaient à peine à le garantir contre la pression qui menaçait de l'étouffer.

Tout à coup un roulement de tambours retentit et les vociférations cessèrent comme par enchantement. De cette mer humaine, il ne s'éleva plus qu'un murmure confus semblable au bruit sourd de la houle, qui gronde encore après la tempête. M. de Castries venait d'entrer sur la place à la tête d'un détachement du régiment de Couronne.

Il fit arrêter le détachement, mit pied à terre et s'engagea seul au milieu de la foule qui s'ouvrait devant lui avec un empressement respectueux. Les bras levés retombèrent, les têtes s'inclinèrent, tous les yeux se baissèrent devant le regard et la tête haute du général qui s'avança lentement jusqu'au centre de la place. Là il s'arrêta et, jetant un regard méprisant sur l'émeute plus qu'à demi vaincue, d'une voix impérieuse et dure :

— A vos rangs ! dit-il.

C'est à peine s'il parla plus haut qu'il ne l'eût fait dans la conversation, et cependant tous ces hommes, même les plus éloignés, reconnurent la voix qu'ils avaient entendue si souvent accompagnée du bruit du canon. Ils obéirent ; un seul osa s'approcher pour protester, mais devant ce regard impérieux, devant cette tête qui imposait le respect, il recula confus et entra dans les rangs. En quelques instants, Piémont et Anvergne étaient séparés et rangés en silence aux côtés opposés de la place.

Le marquis, se tournant alors vers MM. de Rochambeau et de Lussan qui venaient de le rejoindre avec son état-major :

— Messieurs, leur dit-il, vous remettrez entre les mains du grand prévost les dix plus anciens soldats de vos régiments. Ils répondront pour tous des scènes de désordre qui viennent de se

passer. M. de Ségur, ajouta-t-il en s'adressant au major-général, Piémont et Auvergne, par leur honteuse conduite, ont effacé le souvenir de leur glorieux passé. Au nom du roi, je les dégrade des privilèges dont ils jouissaient comme vieux corps. Aujourd'hui même, ils sortiront de Cologne, armes basses, enseignes ployées, sans batteries de tambours, comme il convient pour des troupes chassées de leur garnison. Vous leur désignerez l'endroit où ils devront cacher leur honte. Allez, messieurs, rentrez dans vos quartiers, faites prendre les armes, et que mes ordres soient exécutés !

Il ne s'éleva ni un cri ni une protestation. Les dix désignés dans chaque régiment s'avancèrent d'eux-mêmes, et se placèrent entre les rangs du détachement de la Couronne qui se mit en marche pour les conduire au Guzenieh, pendant que la foule se dispersait en silence pour se préparer au départ. Bientôt il ne resta plus sur la place que M. de Castries et son état-major.

Une heure après, Auvergne et Piémont sortaient de Cologne, les armes basses, les enseignes ployées, et sans batteries de tambours, ainsi que l'avait ordonné le marquis de Castries. A une demi-lieue des remparts, il y a une plaine sèche, aride, un terrain sablonneux : c'est la plaine de Mèlaten, sorte de lande, sans eau, sans ombre, où le repos est plus pénible encore que la marche, ou les yeux n'ont, pour se créer que la vue d'un cimetière abandonné, comme si la mort même fuyait ce triste lieu. C'est là que les deux régiments furent conduits. Jusqu'au jour où le corps d'armée quitterait Cologne, ils devaient être tous l'arme aux pieds, le sac au dos, avec défense à tous, sous les peines les plus sévères, de quitter les rang. La nuit, ils devaient bivouaquer sur place. Des détachements de cavalerie et d'infanterie devaient parcourir le terrain sur lequel étaient parkés les deux régiments avec ordre de courir sus à quiconque chercherait à franchir les limites assignées à chacun d'eux.

Cependant cette mesure elle-même allait devenir insuffisante. Les autres régiments commençaient à s'émouvoir. On y discutait les motifs de la querelle,

et chaque cause avait des partisans. L'orage s'était éloigné, mais on sentait qu'il devait éclater bientôt avec plus de furie.

Le marquis de Castries voyait avec désespoir le moment où ce corps d'armée sur lequel il avait compté pour servir glorieusement la France et le roi, allait fondre entre ses mains, si les événements ne venaient à son aide en apportant un puissant dérivatif aux passions violentes qui fermentaient dans les esprits.

IX.

Il faut renoncer à peindre la douleur de Mme de Castries et de Gabrielle en recevant le message du marquis. Elles tombèrent dans un accablement qui leur fit oublier d'abord qu'elles pouvaient peut-être sauver encore celui qu'elles pleuraient déjà comme s'il n'était plus de ce monde.

Gabrielle surtout faisait peine à voir. Elle étouffait dans le sein de sa mère les sanglots qui déchiraient sa poitrine. Son corps était agité de mouvements convulsifs, à chaque instant la vie semblait près de l'abandonner.

Mais c'était une de ces natures délicates en apparence, énergiques en réalité, qui trouvent dans les circonstances des forces qu'on ne leur eût pas soupçonnées. La première, elle maîtrisa sa douleur et se souvint qu'il leur restait encore quelque espoir de sauver M. de Lourmel.

« Ma mère, dit-elle, il faut que nous partions pour Versailles. Nous nous jetterons aux pieds du roi, nous lui demanderons grâce : il est bon, il nous l'accordera. »

L'instant d'après, la mère et la fille étaient sur la route de Versailles.

Le marquis et la marquise de Castries formaient un ménage assez rare à cette époque. Unis par les liens d'une affection mutuelle, ils avaient préféré les joies de la famille aux agitations du monde et de la cour. Le marquis, officier-général distingué, si la guerre lui laissait quelques jours de repos, venait les passer dans sa maison où l'attendaient les plus douces satisfactions. Une fois deux visites par an, pour rendre leur

devoirs au roi, étaient les seules occasions. Ils étaient fort peu connus et la marquise, surtout, était dans la plus grande ignorance de l'étiquette et de ce qui constituait la cour.

Cependant elle se souvint que la duchesse de Lauraguais, dame d'atours de Mme la Dauphine, avait été son amie au couvent où elles furent élevées; c'est à elle qu'elle résolut de s'adresser pour avoir une audience du roi.

Mme de Lauraguais accueillit la mère et la fille avec les témoignages de la plus vive sympathie. Par elle-même, elle ne pouvait en rien servir leur projet, mais le prince de Beauvais, capitaine des gardes en quartier, était son ami, et, plus que tout autre, il pouvait ouvrir les portes du palais.

Elle lui écrivit aussitôt, en le priant de passer chez elle. Lorsqu'on lui rendit le billet, M. le prince de Beauvais partait avec le roi pour une promenade à Meudon; il répondit qu'il viendrait en rentrant.

Trois mortelles heures s'écoulèrent, dont chaque minute parut un siècle aux pauvres femmes livrées aux plus cruelles anxiétés. Enfin M. le prince de Beauvais parut.

« Le roi ne sait encore rien de cette fâcheuse affaire, dit-il après avoir écouté avec attention le récit de Mme de Castries. cette circonstance est heureuse; il est important que nous soyons les premiers à lui en parler: tout dépend de la première impression.

— Mon Dieu! monsieur, craignez-vous que mon neveu aie quelque ennemi qui veuille le déservir auprès de Sa Majesté?

— Non, madame; mais je sais qu'autrefois le roi et le maréchal de Bellisle différaient sur la manière d'en finir avec la querelle de ces deux régiments. Le roi était pour la clémence, le maréchal pour la rigueur. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Ce soir, au souper, j'en toucherai quelques mots à Sa Majesté, et j'obtiendrai qu'elle consente à vous recevoir avant l'heure du conseil. Comptez sur moi, madame la marquise, ajouta le prince en se levant pour prendre congé, je viendrai ce soir, dès que le roi sera rentré dans ses appartements.

Sur les dix heures revint M. de Beauvais. Il avait un air soucieux qui ne put échapper à la marquise.

« Eh bien? dit-elle en courant au devant de lui.

— Nous jouons de malheur, répondit le prince avec tristesse; le roi, passe demain toute la journée à Saint-Cloud; après-demain il part pour Fontainebleau qu'il habitera pendant quelques jours; là, il veut être seul. »

La marquise et Gabrielle retombèrent avec douleur sur leur sièges. Tout espoir était perdu.

(A continuer.)

UN PAIR D'ANGLETERRE.

IV.

(Suite.)

« Je me rendis avec mon frère au fatal rendez-vous. Nos deux domestiques nous suivaient. Il avait laissé son homme de confiance, Clouderley, auprès d'Irène.

« Nous mêmes, trenté-six heures pour arriver à un petit village d'Autriche, situé sur la limite du territoire bavarois, lieu choisi pour le combat à cause de la sévérité des lois autrichiennes contre le duel. Il nous étaient ainsi facile de nous réfugier en Bavière.

« Je n'ai pas à raconter ici cette funeste rencontre. Le pressentiment de mon frère ne l'avait pas trompé. Après quelques passes où Fabroni reçut une légère blessure, furieux à la vue de son sang qui coulait, celui-ci porta à mon frère un coup terrible qui lui traversa le corps de part en part. Mon frère était frappé mortellement; il tomba aussitôt.

« En ce moment même je vis sur les collines qui dominaient la vallée où le duel venait d'avoir lieu un groupe de chasseurs avec une meute. Il s'étaient aperçus de ce qui venait de se passer, et ils se dirigeaient vers la vallée où nous étions. Fabroni et son second, craignant les suites du duel, passèrent sur le territoire bavarois comme il avait été con-

venu. Parmi les personnes qui venaient à nous était le baron de Stahlhoffen, propriétaire d'un château voisin. Un de ses amis, qui avait quelques connaissances en chirurgie, banda la blessure de mon frère; et lord Alton, après avoir été placé sur une sorte de litière, fut transporté dans le château du baron, qui s'empressa de nous offrir l'hospitalité.

« Il était évident qu'Arthur avait peu de temps à vivre. Il avait perdu beaucoup de sang, et, tandis qu'on le portait au château du baron, malgré toutes les précautions que l'on avait prises, sa blessure se rouvrit.

« Dès qu'il se trouva un peu reposé cependant, lord Alton demanda qu'on le laissât seul avec moi, et me parla en ces termes :

— « Mon cher Richard, je vais mourir, et ma mort arrive dans des circonstances qui la rende encore plus triste. Il n'y a personne à qui ma vie soit plus nécessaire qu'à ma malheureuse Irène. Maintenant elle va être seule au monde. Oh ! pourquoi me suis-je laissé emporter par la passion ? C'est Irène qui portera la peine de ma colère !

« Je n'ai qu'une consolation : Richard, nous sommes frères, les deux seuls représentants d'une antique famille. Nous avons toujours vécu ensemble et dans l'union. Je crois n'avoir jamais rien fait pour exciter ton ressentiment. Voilà donc ma consolation ; je laisse tout ce qui m'est cher entre tes mains. Je n'ai pas d'autre ami dans ce pays. Veille sur ma bien-aimée femme, je t'en conjure. Sois bon et tendre pour elle. Irène est ta sœur, c'est tout ce qui te restera de ton pauvre Arthur. Montre-lui l'affection d'un frère ! Elle va bientôt être mère. Je n'ai plus assez de force pour te la recommander davantage. Est-il besoin que j'ajoute un mot, puisque je m'adresse à toi-même. Adieu, mon cher Richard, adieu, mon frère ! »

« Lord Alton était épuisé de l'effort qu'il avait fait pour me parler. Il me serra la main. Un moment après, il s'évanouit. Il fut longtemps à prendre connaissance. Il survécut encore le reste de la journée et une partie de la nuit. Mais il ne parlait plus que d'une

manière vague et incohérente. Il expira à quatre heures du matin.

« Ma douleur fut d'abord profonde. « Arthur m'avait dit : « Nous avons toujours vécu ensemble et dans l'union. » Ce n'était là qu'une bien petite partie de la vérité. Il n'y avait jamais eu un tel frère. Mes parents et les personnes de leur entourage, m'avaient bien souvent affligé dans ma première jeunesse. Arthur avait été la cause involontaire de mes peines, mais lui, jamais il ne m'avait fait de la peine. C'était le meilleur cœur qui eût jamais battu dans une poitrine d'homme, le meilleur des frères comme le meilleur des maris.

« Vivre avec lui dans sa société, on peut dire que c'était pour moi être meilleur, et il n'y avait pas de passion mauvaise que la présence et l'exemple d'Arthur, son affection, ne pussent calmer en moi. Mais, hélas ! Arthur n'était plus, et ses tristes restes allaient partir pour l'Angleterre, où ils devaient reposer au milieu des tombeaux de nos ancêtres : c'est ainsi qu'Arthur devait retrouver ce château et ces riches domaines que ma jalousie lui avait enviés tant de fois !

« Quelle perte pour son pays et quelle perte pour moi que celle d'Arthur ! Depuis sa mort, mon cœur n'a pas connu un moment de tranquillité. Oh ! que ne donnerais-je pas pour l'avoir conservé ! »

Lord Danvers éprouva en ce moment une si vive émotion, qu'il lui fut impossible de continuer son récit.

V.

La tête abaissée sur sa poitrine, lord Danvers demeura quelques temps livré à ses souvenirs ; puis il se redressa tout à coup et s'écria :

— « Je veux tout vous dire ! Je ne sais qu'elle triste consolation j'éprouve en ce moment à révéler ce redoutable secret, que j'aurais voulu autrefois dérober à la connaissance du monde entier.

« Il me semble qu'en parlant de mon frère, je le vois encore, et que je sens battre ce noble cœur près du mien. Quel empire il avait sur moi, et, quand il

était, là, quel bonheur, j'éprouvais, à lui complaire en toute chose. Je sentais quand je le voyais, mes mauvaises passions se fondre à la chaleur de cette affection fraternelle.

« Hélas ! pourquoi Dieu m'a-t-il enlevé ce modèle et ce guide dont l'exemple et la présence m'élevaient au-dessus du monde ? Quand il eût disparu, le monde me sembla vide, et je crus avoir perdu ma règle et ma boussole.

« C'était à moi maintenant de trouver ma route. Jusque-là j'avais été heureux de suivre mon frère. L'élevation de son esprit et de ses sentiments avait quelque chose de saintement contagieux. Des hauteurs jusqu'auxquelles il m'avait fait parvenir je retombai dans les régions étroites et basses de mon vieil égoïsme.

« Cependant, je pensai à celle qui lui avait été si chère, Irène. J'ai dit qu'elle allait être mère. Elle était maintenant ma plus proche parenté, c'était à moi qu'il appartenait de la protéger, et les dernières paroles d'Arthur à ce sujet s'éveillaient de temps à autre dans ma mémoire, comme si une bouche invisible les eût murmurées à mon oreille. Si avant la mort de mon frère il eût pu, de sa main mourante, saisir ma main et la placer sur la tête d'un fils nouveau-né souriant à son père agonisant, j'aurais rempli le mandat accepté entre un lit de mort et un berceau. Malheureusement les situations n'étaient ni aussi nettes, ni aussi précises, ni aussi certaines. Ma position avait quelque chose d'extraordinaire. Mon frère était mort sans héritier. Dans ce moment j'étais le seul héritier d'Arthur. Je pouvais prendre le seul titre de Lord Alton. Dans un certain sens je n'étais. Combien de temps en serait-il vain ? Ici commençait le doute. Irène pouvait succomber à son deuil sans devenir mère ; elle pouvait avoir un fils, comme elle pouvait avoir une fille. Si c'était une fille, celle-ci ne ferait aucun obstacle à ma fortune, et je sentais que j'aurais pour elle la plus tendre affection que je n'aimerais comme j'avais aimé mon frère. Mais, si la veuve d'Arthur avait un fils, tout changeait. Je redevenais un pauvre cadet. Plus de fortune,

plus de titre. Un inconnu allait me ravir tout cela.

« D'étranges idées s'élevaient dans mon esprit. Si la mère vivait, elle soutiendrait les droits de son fils ; mais si elle venait à mourir,

« Au milieu de ses préoccupations morales, je dus songer à régler tout ce qui concernait les funérailles d'Arthur. Dans cette triste circonstance, le baron de Stahlhoffen, qui nous avait reçus avec une grande bienveillance, s'était mis à ma disposition. Je lui exprimai mon intention de faire transporter en Angleterre les restes de mon frère, et un message fut expédié immédiatement à Salzbourg pour prendre les dispositions nécessaires.

« J'écrivis ensuite à Clouderley, qui était, je l'ai dit, l'homme de confiance de mon frère, pour lui apprendre le terrible événement. Je lui recommandai des plus grands ménagements pour ma sœur, en ajoutant qu'il fallait éviter de la surprendre en lui donnant sans précautions une nouvelle si affreuse, et si inattendue. Je confiai ma lettre au domestique de mon frère, en lui prescrivant de ne pas se faire voir et de n'avoir de rapports qu'avec Clouderley. Deux jours s'écoulèrent dans ses soins.

C'était le troisième au matin qu'il devait partir du château du baron de Stahlhoffen pour Salzbourg la voiture qui emportait les restes mortels d'Arthur.

« La nuit qui précéda cette dernière séparation, après l'agitation et la douleur des deux journées qui venaient de s'écouler, je cherchai en vain un peu de repos. Je n'e pus m'endormir. Comme un spectre qu'il m'était impossible de fuir, l'image de ma destinée se dressait toujours devant moi. C'était la tentation de Macbeth, quand il entend ces mots funestes : « Macbeth, tu seras roi ! » J'étais épuisé de fatigue physique comme de fatigue morale ; en vain cependant je m'entormais dans mes rideaux, le sommeil que j'appelais ne vint pas.

« Triste nuit ! l'année et la première de toutes ces tristes nuits que j'ai passées depuis. L'insomnie s'était assise à mon chevet, qu'elle ne devait plus quitter. La ronde infernale des démons tentateurs bourdonnait autour de moi ;

Ils suggéraient à mon esprit l'idée du crime et tous les moyens de le commettre. Hélas ! je les avais déjà entendus pendant le jour murmurer à mes oreilles leurs suggestions perfides ; mais une première fois je les avais repoussés. Dans le silence, dans la solitude de la nuit, je me sentais moins fort contre cette insurrection de toutes mes passions mauvaises. Des idées sinistres, semblables aux oiseaux des ténèbres, traversaient mon imagination troublée. Ne pouvant rester une minute en place, je me décidai à me lever, et je parcourais ma chambre à pas précités. Je me frappai le front de mon poing fermé. "Oh ! loyauté, honneur, me disais-je au fond de ma conscience, venez à mon aide, soyez mes guides ! Que ne dois-je pas à Irène ! et à leur fils, si Dieu veut que ce soit un fils !" Oui, voilà ce que je me disais, mais je ne pouvais étouffer des aspirations toutes contraires. Il se livrait un combat terrible dans mon cœur ; le sentiment du devoir luttait contre l'égoïsme, mais j'avais peur que la victoire ne demeurât pas au sentiment du devoir.

"J'accompagnai les restes de mon frère jusqu'à Saltzbourg, et je pris les mesures nécessaires pour qu'ils fussent conduits en Angleterre au tombeau de nos ancêtres.

"Après avoir pourvu à ces tristes soins, il ne me restait plus à songer qu'à Irène. Le départ de son mari, les explications équivoques qu'il lui avait données le jour où il l'avait quittée pour courir à ce fineste dnel, l'avaient laissée sous le coup d'une impression pénible, presque d'un sinistre pressentiment. Elle revenait sans cesse, dans sa pensée, sur les circonstances étranges de ce départ imprévu, sur l'émotion qu'elle avait eue lors dans les yeux de son mari lorsqu'il l'avait pressée sur son cœur.

"Il lui semblait que lord Alton lui avait caché quelque chose. Dans la solitude où elle était, elle repassait naturellement dans son esprit les plus petites circonstances de ce départ.

"Arthur l'avait confiée aux soins de Clouderley. C'était, à lui qu'en l'absence de son mari elle devait s'adresser. Il prendrait ses ordres et au besoin l'aiderait de son expérience. Mon frère

avait dit à sa femme que son absence ne dépasserait pas quatre à cinq jours, et Clouderley le lui avait répété. Les trois premiers jours, son impatience ne se nuança que de légères inquiétudes. Il y avait un jour fixé pour le retour de son mari, ce jour elle le trouvait lent à venir, mais elle l'attendait.

"Le quatrième et le cinquième jour, elle demanda à Clouderley, s'il avait des nouvelles de lord Alton. Il répondit négativement. Elle fit quelques préparatifs pour recevoir son mari. Elle trompait ainsi l'ennui des longues heures d'attente. Elle souriait à la pensée du prochain retour d'Arthur, mais c'était un triste sourire, accompagné de doutes étranges et de profonds découragements.

"Dans le cours de la sixième journée l'anxiété de ma sœur ne fit qu'augmenter. Elle regardait fixement Clouderley toutes les fois qu'il entra. "Il y a là, dit-elle enfin, quelque chose d'étrange. Quatre jours, cinq jours se sont écoulés, c'est aujourd'hui le sixième. — Madame, lui répondit Clouderley, vous n'aurez plus maintenant longtemps à attendre ; vous verrez milord ou vous aurez de ses nouvelles. Calmez-vous, et ne vous livrez pas à une inquiétude qui pourrait être funeste à votre santé." Mais les paroles de Clouderley restaient impuissantes à rendre le calme à l'esprit d'Irène, elle proie aux plus tristes pressentiments.

"Tous les soirs Clouderley montait à cheval et prenait la route de Vienne. Il allait au devant de la nouvelle, qu'elle fût bonne ou mauvaise. Il savait que, si lord Alton était heureusement sorti et si son adversaire, y avait laissé sa vie, lord Alton avait dû se réfugier sur le territoire bavarois. Dans une de ces courses il rencontra le domestique de lord Alton à une petite distance de Briel. Il reçut ma lettre, la lut, résolut immédiatement de se rendre à Vienne, et de ne retourner à la campagne que le lendemain.

"La nouvelle de la mort de mon frère jeta Clouderley dans la consternation. Il était fort attaché à lord Alton.

"En outre, ce tragique événement bouleversait son existence, que devenait-il ? de qui dépendrait-il ? serait-ce

de moi ? Toutes ces questions, cet homme, qui avait déjà beaucoup souffert, qui avait trouvé un protecteur généreux dans lord Alton, se les posait. Il avait eu foi en celui que nous venions de perdre ; mais la défiance profonde qu'il éprouvait pour les autres hommes restait la même. Arthur à ses yeux était une exception.

— "Après avoir passé la nuit à Vienne, il retourna à Briel le lendemain matin. Qu'allait-il dire à Irène ? Comment la préparer à cet irréparable malheur ? S'il avait formé un plan, Irène le déconcerta par l'impétuosité de sa douleur.

— "Dès qu'elle apprit son retour, elle lui fit l'ordre de venir la trouver.

— "Eh bien, s'écria-t-elle, Clouderley, où est votre maître ?

— "En prononçant ces mots elle le regarda en face, elle lut dans ses regards égarés l'horrible nouvelle qu'il avait à lui donner.

— "Mon mari est mort ! s'écria-t-elle avec un accent désespéré.

— "Clouderley voulut parler et ne fit que balbutier. Il cherchait à cacher au moins une partie de la fatale nouvelle.

— "Non, non, s'écria la malheureuse Irène, vous ne me cachez rien, il est mort !... "

— "Il fallut tout lui dire, la cause du duel, le nom de son père insulté, et son mari victime de l'insulteur.

— "Quand elle sut tout, elle passa d'une surexcitation extraordinaire à la stupeur, ses yeux se fixèrent, ses membres se roidirent et elle devint aussi froide que le marbre.

— "Clouderley appela la femme de chambre d'Irène, lui apprit ce qui était arrivé, et lui recommanda de ne point quitter sa maîtresse.

— "Cette femme, qui était Grecque, était auprès d'elle depuis son enfance, et s'efforça, en lui rappelant qu'elle serait bientôt mère, de l'arracher au désespoir.

— "Cette pensée ranima Irène. Elle résolut de vivre.

— "Quand j'arrivai, ce fut une crise nouvelle pour la jeune femme. Jusque-là la mort d'Arthur ne s'offrait à elle que sous la forme d'une nouvelle donnée de loin ; mais, quand j'entrai dans la chambre où elle s'était renfermée,

la réalité de son malheur lui apparut d'une manière presque palpable.

— "Elle poussa un cri perçant et tomba dans un long évanouissement dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir.

— "Il me semblait qu'elle avait pénétré les pensées dont j'étais si vivement tourmenté ; je m'éloignai et la laissai aux soins de ses femmes.

— "En revenant de Saltzbourg à Vienne, ma préoccupation était si profonde, que je ne vis rien sur la route. Je regardais sans voir. J'étais livré à mes pensées. Toutes mes jeunes années, tous mes souvenirs d'enfance, semblaient se dresser devant moi ; j'entendais les domestiques me dire, comme autrefois du vivant de mon père et de ma mère : "Ah ! monsieur Richard, quelle belle chose que d'être l'aîné ! Votre frère aura toute la fortune : on l'appellera Milord ! Le château du comté de Cork, l'hôtel de Dublin, tout lui appartiendra ! Mais que fera-t-on de vous ? Peut-être un ministre, vous serez peut-être le chapelain de votre frère... "

— "Puis une voix secrète me rappelait que je pouvais avoir une plus belle destinée. Tout était suspendu comme à un fil invisible : le hasard semblait devoir tout régler. Serait-ce un fils, serait-ce une fille ? L'enfant vivrait-il ou ne vivrait-il pas ?

— "Qu'allais-je devenir ? Serais-je tout ou rien ? Ces terres, ces maisons, ces châteaux, ces domaines, ces titres d'honneur, cette pairie, m'appartiendraient-ils ? Ou bien ne serais-je que le tuteur du fils de mon frère, et la naissance d'un enfant qui n'existait pas encore allait-elle me condamner à perdre tout ce qui avait été l'objet de mes longues convoitises ? "

VI.

— "Dès que je fus seul avec Clouderley, la conversation s'engagea ainsi :

— "Comment se trouve lady Alton ? lui dis-je.

— "Le coup qu'elle vient de recevoir a été bien violent !

— "Il ne pouvait en être autrement.

— "Sans doute, reprit-il en attachant

sur moi un regard d'une étrange fixité; que vont devenir les domaines d'Irlande et le nom d'Alton ?

— "J'ai déjà écrit à ce sujet au comte Danvers.

" Nous échangeons ainsi des paroles qui servaient plutôt à déguiser nos véritables pensées qu'à les exprimer. Nous étions comme deux hommes qui, avant d'engager sérieusement le fer, font des passes pour tâcher mutuellement de deviner leur jeu. Au fond, le même sujet occupait notre esprit. A qui allaient appartenir cette grande fortune et ce titre ?

" La conversation fit un pas. Nous parlâmes de mon frère. Nous le regrettions sincèrement tous deux et nous n'avions rien à nous cacher de nos sentiments à son égard. Au bout d'un entretien d'une heure, dans lequel nous finîmes par aborder, avec des précautions de langage, le problème qu'avait ouvert la mort de mon frère, Clouderley avait lu dans ma pensée; il me parla en ces termes :

— " *Milord*, dans le cas où lady d'Alton ne survivrait pas à son malheur et laisserait un fils, quel parti prendriez-vous ? Renoncerez-vous au titre, à la fortune qui semble déjà vous appartenir ?

— " Nous verrons, Clouderley.

— " Nous verrons, *milord*.

" Dans notre pensée, le pacte était déjà signé.

" Le sentiment de convoitise et d'envie qui s'était glissé dans mon âme dès les jours de mon enfance s'était réveillé pour se léguer avec l'égoïsme de Clouderley, fidèle à son maître tant que celui-ci avait vécu, maintenant infidèle à sa maîtresse, et la main déjà sur l'occasion qui s'offrait à lui de s'enrichir en m'entraînant sur la pente funeste où je me sentais glisser.

VII.

" J'attendais avec la plus vive anxiété le jour où Irène devait devenir mère; ce jour allait fixer ma destinée. Elle eut un fils.

" Un fils! dès que ce mot eut retenti dans la petite maison de Briel, je m'enfuis dans le jardin pour que personne ne

pût s'apercevoir de l'impression que produisait sur moi cette nouvelle.

" Un fils! Le moment était donc venu de prendre un parti décisif: le prendrais-je ?

" Une heure s'était écoulée, j'étais encore dans le jardin. Il fallut que Clouderley, qui craignit qu'on ne s'aperçût de mon absence, vint m'y chercher.

" Les terribles émotions qu'Irène avait éprouvées en pressant, puis en apprenant la mort d'Arthur, lui avaient porté un coup funeste, elle ne devait pas longtemps survivre à la naissance de son fils.

" Dans un moment où elle n'avait pas encore perdu connaissance, elle me fit appeler auprès de son lit. Elle avait quelque chose d'important à me dire.

" Mais, après bien des efforts, elle se trouva hors d'état de parler.

" La pauvre mère voulait sans doute me recommander son fils!

" Elle expira deux jours après, sans avoir recouvré la parole.

" Son état désespéré m'avait fait ajourner toute résolution.

" Irène morte, ce fils n'était plus qu'un orphelin sans un protecteur dans ce monde. L'homme qui aurait dû remplir cette mission était son rival, son ennemi!...

— " Clouderley avait pourvu à tout, continua lord Danvers d'un air sombre; un enfant mort-né fut substitué au fils d'Irène; la femme de Clouderley, Eudoxie, Grecque attaché au service de lady Alton, se chargea d'emporter secrètement le fils de mon frère, l'aîné maintenant de la famille, héritier légitime de son nom! Clouderley et sa femme devaient en prendre soin de lui et le faire passer par leur fils adoptif, et je leur assurai une pension de mille livres sterling.

" Clouderley n'était plus au service d'un maître, il était riche, indépendant, et j'étais lord Alton!... A quel prix!

VII.

" Tous ces événements s'étaient succédés avec une inconcevable rapidité. La mort de mon frère, celle d'Irène, cette substitution d'enfant, tout ce passé

maintenant ferme, me produisait l'effet d'un rêve. Avait-il existé ?

« Irène était dans le tombeau comme Arthur, leur enfant vivait ; mais il était mort à sa fortune, à son nom, à son rang, à son pays ! J'étais arrivé au but de mon ambition. Un seul homme connaissait mon fatal secret, mais il avait un aussi grand intérêt que moi à le cacher au monde entier. Je pouvais donc compter sur l'impunité. Cependant il me semblait quelque fois qu'Irène allait se lever du tombeau et me reprocher mon crime. Je pensais aussi aux dernières paroles d'Arthur : — Je n'ai qu'une consolation, Richard, m'avait-il dit, nous sommes frères. Irène sera bientôt morte, je n'ai pas la force de le rappeler, tous les soins, toutes les sollicitudes que réclame sa position. J'ai confiance dans ton cœur comme en mon propre cœur. Adieu, mon ami, adieu, mon cher Richard »

« La malédiction de Dieu devait être sur moi ! Mon crime, était horrible ; mais, le sort en était jeté, je n'avais plus à reculer ; Clouderley était parti en emportant le nouveau-né. Pouvais-je aller me dénoncer moi-même et dire à la justice que je m'étais rendu coupable d'une substitution d'enfant ? Par mon silence et l'habileté de mes combinaisons, j'échappai à la justice humaine ; mais, comme Cain, je sentais que la justice divine avait mis sur mon front criminel le sceau d'une réprobation, à laquelle je ne pourrais échapper, que je traînerais partout avec moi !

IX.

« Dès que je fus de retour en Angleterre, je me rendis auprès de lord Danvers, mon oncle, le chef de la famille qui habitait le château où nous sommes en ce moment et où il est mort, il y a une année environ. J'avais à lui faire part des événements qui venaient d'advenir, avant de passer en Irlande pour y entrer en possession des domaines et des honneurs qui m'étaient dévolus.

« Tous les actes qui constataient la mort de mon frère, d'Irène et de leur enfant étaient réguliers. J'en donnai connaissance à mon parent ; ma voix

ne trembla point, mes traits ne trahirent aucun trouble, pendant que je racontais cette histoire mensongère.

« Mon parent ne soupçonna rien, et comment aurait-il pu supposer un instant que je le trompais ? Je m'étais distingué comme moi, frère sur les champs de bataille, j'avais servi fidèlement sous le drapeau de l'Autriche, combattu l'ennemi du non chrétien. Je revenais glorieux et honoré en Angleterre, j'étais le comte d'Alton ! Pour toutes les richesses des Indes, je n'aurais pas voulu avoir à commencer le récit que je fis à lord Danvers. Une sueur froide me perlait au front, il me semblait qu'à chaque instant il allait découvrir la fausseté de mes paroles !

« D'Angleterre je passai en Irlande. A Dublin, je fis enregistrer par le hérald d'armes mon titre de baron et mon droit de succession à la baronnie. Il me suffit de montrer les pièces que j'avais déjà soumises à lord Danvers.

« J'étais donc arrivé au but suprême de mon ambition ; je n'étais plus un cadet de famille ! Je m'étais plaint d'être né un an trop tard. Il n'était plus d'obstacle maintenant entre moi et les grandeurs du monde : Clouderley et moi nous y avions pourvu ! Le château du comte de Cork, l'hôtel de Dublin m'appartenaient ; rang, titre, fortune, représentation, j'avais tout ! Mais, étais-je heureux ! Je me sentais le cœur rongé par le remords. J'étais un grand seigneur, mais j'avais cessé d'être un honnête homme. Le fils d'Arthur et d'Irène, l'héritier de mon frère, était dépossédé, exilé sur une terre lointaine !... Ma richesse était la dépouille d'un enfant !

« Je songeai à me créer des occupations pour écarter les tristes pensées qui m'assiégeaient ; mais en vain je parcourais mes riches domaines, en vain je cherchais la distraction des voyages à l'étranger, en vain, à Dublin ou à Londres, j'essayais de trouver dans les plaisirs l'oubli d'un passé opportun ; en vain, ayant recours à l'étude, je m'enfermais dans la riche bibliothèque de mon château en m'efforçant d'occuper une pensée toujours inquiète et tourmentée ; le repos que je poursuivais ne cessait pas de me fuir.

« Je tentais de prendre ma part de plaisirs bruyants et des rudes exercices de mes voisins de campagne ; je chassais, j'allais aux courses, rien ne me réussit. Je ne pouvais supporter ni la société, de mes semblables ni la solitude. « Après les vaines distractions de la journée, j'avais des nuits sans sommeil, et au milieu même des plaisirs auxquels je me livrais, des fêtes, des bals, de la foule, à Dublin, à Londres, à Paris, bientôt je me trouvais seul, seul avec des remords.

« Un mauvais génie me poursuivait partout. La vie était devenue un fardeau pour moi. J'éprouvais bien des fois un ardent mais un impuissant désir d'échanger le sort misérable auquel j'étais condamné contre celui du paysan qui n'avait pas un reproche à se faire. Je déperissais, et ma santé semblait sérieusement compromise.

« Quel remède pouvais-je trouver à mes maux ? Il me sembla bientôt qu'il n'y en avait pas d'autre que le mariage, car, après de vaines tentatives pour me distraire, j'avais reconnu que le fait de ma vie eût fait l'isolement de cœur et d'esprit où je vivais.

« Je cherchai donc une femme. Je fis la connaissance d'une famille du voisinage dont on m'avait beaucoup parlé, et mon cœur s'ouvrit à l'espoir d'une vie plus heureuse quand mon mariage avec Céline, la fille aînée de M. Norton, ancien officier de marine, fut arrêté. Une excellente mère l'avait formée à toutes les vertus qui peuvent embellir le foyer domestique. Céline, qui avait perdu cette tendre mère, se voyant menacée d'une union mal assortie avec un fat ridicule que son père, rude marin, avait choisi pour gendre, n'avait pu se résigner à ce mariage. J'avais servi, j'avais vu la brillante cour de Vienne ; le sceau de tristesse que je portais sur mon front était un titre de plus auprès d'un noble cœur qui présentait des douleurs à consoler ; Céline me préféra ; ma fortune et mon titre me fit agréer par son père, qui voulait avant tout marier ses filles et les bien marier.

« Miss Norton devint ma femme.

« Je n'étais plus seul au monde. Cette situation nouvelle m'étonnait moi-même. Il me semblait que je n'étais plus le même homme. Je vivais pour elle. Ses vertus, ses qualités, exerçaient sur moi un doux empire. Elle n'avait pas seulement cette beauté qui se fait admirer dans un salon, mais cette bonté qui se fait aimer dans la vie intérieure et qui en est le trésor.

« Avant mon mariage, je n'avais pas de but dans mes journées ; maintenant j'en avais toujours un. — Où j'allais aujourd'hui, Céline ? lui disais-je ; que ferons-nous ? Et son désr à peine exprimé devenait une loi pour moi, ma journée n'était plus vide et ma vie avait un intérêt constant. Je trouvais du plaisir à fréquenter la société parce qu'elle s'aimait et qu'elle était surtout aimée.

« Je pus même aller dans les promenades, au théâtre et y trouver des distractions ; parce qu'elle y venait avec moi, j'oublis ou je croyais oublier la blessure que j'avais au cœur.

« Même avant mon mariage, Céline s'était aperçue que j'avais une peine secrète, et la pitié s'eût mêlée à l'affection qu'elle me portait. Elle était devenue comme la garde-malade de mon âme. Elle ne songait pas à se plaindre d'une tristesse que je ne pouvais pas toujours cacher.

« Vous souffrez, m'avait-elle dit une fois que le souvenir de mon névêt abandonné, dépouillé de son nom et de son héritage, élevé sur la terre étrangère, revenait à ma pensée ; vous souffrez, nous souffrirons ensemble. Vous pensez à votre frère que vous aimez tant, parlons de lui.

« Et je me laissais aller à parler de mon frère avec Céline. Et je lui racontais comment je l'avais perdu. Mais tout à coup elle me voyait avec étonnement me lever, la fuir elle-même ! Elle me suivait, me ramenait sa voix, comme la harpe de David, calmait l'orage qui s'élevait dans mon cœur.

« Céline allait devenir mère. Un nouveau lien devait resserrer notre union.

— « Quelle vie différente de celle que j'ai menée jusqu'à mon mariage ! me disais-je ; je serai père ! Céline a été

ma providence, elle veillera maintenant avec moi sur des enfants qui feront notre mutuel bonheur !

De tristes souvenirs me revenaient, il est vrai, quelquefois au milieu de ma vie nouvelle, mes remords me rappelaient qu'il y avait quelque part en Europe un enfant sacrifié à mon ambition et un témoin de mon crime ; mais la vue des chers objets, qui m'entouraient effaçait ces douloureuses impressions et me rendait à ce bonheur de la famille qui est le premier et le plus précieux de tous.

« Au bout de six années d'union, Céline m'avait rendu père de quatre enfants, deux fils et deux filles. Elle fut aussi bonne mère qu'elle avait été femme tendre et dévouée.

« Mes enfants sont mon parterre, disait-elle, et là je trouve les fleurs d'innocence que je dois cultiver.

« Il ne s'agissait plus maintenant pour Céline et pour moi de ces excursions, de ces voyages, de ces plaisirs mondains qui avaient rempli les premiers mois de notre mariage. Heureux de vivre dans nos domaines d'Irlande avec nos enfants de ne jamais les quitter, nous ne songions pas à sortir de notre retraite champêtre, qui devenait pour nous un véritable Eden. Je me souvenais de la faute qu'avaient commise mon père et ma mère en montrant une préférence exclusive à mon frère et de ses conséquences fatales, et je témoignais, une égale tendresse à tous mes enfants. Ainsi étaient-ils tous unis par la plus tendre affection.

« Il n'y avait pas d'homme qui parût plus heureux que moi dans la vie de famille. Femme, enfants, m'entouraient de leur amour. Qui n'aurait envie mon sort ? Rien ne semblait me manquer. Ma fortune me permettait de donner à ceux que j'aimais toutes les jouissances de ce monde. Ce bonheur devait-il durer ? Et si j'oubliais le passé, si je cherchais à oublier au moins, était-il effacé devant Dieu ? Avais-je réussi à tromper la justice ?

(A Continuer.)

AVIS DES ÉDITEURS.

M. H. Hébert, ayant donné sa résignation comme Imprimeur-Gérant de notre publication, nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. J. B. Bourdeau a bien voulu accepter cette charge. Toute lettre ou communication devra être adressée à ce Monsieur.

Montréal, 10 Avril, 1866.

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement, un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco* : A M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadioux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

« LE FEUILLETON » est en vente au dépôt de *Journaux* de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.